

influence sur la santé, et, chose remarquable, c'est qu'aux différents âges nous observons diversement l'action de ces fonctions. La mémoire, propre à l'enfance, est remplacée après la puberté par l'imagination à laquelle succède le jugement dans l'âge adulte.

La mémoire est la seule fonction intellectuelle des enfants; c'est aussi la seule qu'on doit cultiver chez eux; mais il ne faut pas la fatiguer. Comme elle a des degrés différents chez chaque enfant, il faut chercher à les connaître, afin de diriger les travaux en raison de ces degrés: autrement, au lieu de l'exercer et de la rendre meilleure, on pourrait la détruire. On ferait ici ce qu'on fait chez de jeunes animaux, qu'on use jeunes par un excès de travail. Indépendamment du travail proportionnel au degré de mémoire, il faut avoir égard à l'âge. Plus l'enfant est jeune, moins il faut exercer sa mémoire, et ce degré d'exercice doit porter sur la nature des choses qu'on fait apprendre, sur leur sens et sur la quantité. Quand l'enfant a cinq à six ans, on ne peut guère espérer qu'il comprenne ce qu'il lit à sa mémoire; pourvu qu'il retienne les mots, c'est suffisant; on ne doit pas s'occuper de leur sens: les efforts que l'on ferait pour cela seraient inutiles et fatigueraient l'enfant. S'il le demande, il faut lui dire, mais il ne faut pas provoquer son intelligence à cet égard. C'est une grande erreur de quelques parents et de quelques instituteurs de vouloir parvenir à ce but. Il ne faut pas donner à l'enfant trop à retenir; une ou deux phrases suffisent pour les premiers temps. A mesure qu'il avance en âge, il faut augmenter la valeur et la quantité des choses qu'on lui fait apprendre de mémoire: on arrivera ainsi à donner à cette faculté toute la force qu'elle doit avoir, et même plus que la force qu'elle aurait eue sans cette culture méthodique et progressive.

L'imagination se développe vers l'âge de la puberté; et cette époque peut être regardée comme celle de la naissance de cette faculté intellectuelle. Dès que l'homme et la femme sont formés, il se passe en eux des phénomènes d'une nature toute particulière, dont les uns semblent appartenir exclusivement au physique, tandis que les autres dépendent du moral. Ces phénomènes, qui ne résultent pas seulement de l'apparition des facultés sexuelles, semblent cependant s'y rattacher, parce qu'à ce moment de la vie il se fait dans l'individu une révolution générale qui favorise l'action de tous les organes. Le physique agit sur l'imagination en raison de l'excitation que la sécrétion du sperme et l'évacuation menstruelle occasionnent. Si les individus n'ont pas encore

eu de rapprochement sexuel, leur imagination travaille, elle s'inquiète des nouveaux phénomènes survenus, elle cherche leur but. Si déjà, comme on ne l'observe malheureusement qu'un trop grand nombre de fois, des rapports sexuels ont eu lieu, les individus s'y livrent avec une nouvelle ardeur, à cause de l'orgasme, produit des sécrétions: l'imagination n'agit plus, le physique seul a de l'action. Ces deux modes d'action différents ont sur les fonctions intellectuelles des résultats bien différents aussi. Dans le premier cas, l'imagination, qui seule travaille, agite l'individu, le tourmente d'idées dont il ne sait se rendre compte, mais elle n'affaiblit pas son physique; dans le second, au contraire, l'excitation nerveuse qui accompagne toujours l'acte de rapprochement des sexes, affaiblit à la fois et le corps et les fonctions intellectuelles, de sorte que l'imagination, qui a besoin de toute l'intégrité du cerveau, perd sa force et son activité. Ces règles générales trouvent quelques exceptions chez ces individus heureusement constitués qui joignent une grande force physique à une grande force intellectuelle. A cette époque de la vie, l'imagination a sur le moral une action bien plus marquée que sur le physique; elle donne aux facultés intellectuelles un pouvoir de faire qu'elles n'avaient pas avant ce moment. Les individus qui jusqu'alors n'avaient eu, en quelque sorte, d'autre fonction de l'intelligence que la mémoire, comprennent beaucoup mieux les sciences auxquelles ils se livrent, et non-seulement l'imagination agit sur la faculté de comprendre, et sur celle d'exprimer les pensées, mais encore sur celle de former les idées. C'est surtout le phénomène le plus remarquable de l'intelligence à l'époque de la puberté: jusqu'alors, il s'était peu manifesté, il n'avait paru que par éclairs: mais à ce moment, il se montre de telle sorte qu'on pourrait presque suivre sa marche pas à pas. C'est pour cela que nous voyons les enfants qui, jusqu'à l'âge de la puberté, n'avaient donné que des marques d'une intelligence ordinaire, montrer alors des facultés intellectuelles dont on n'avait pas soupçonné l'existence. Plus tard, lorsque la puberté est complète, lorsque le corps, entièrement formé, permet à toute la force vitale d'agir seulement sur le cerveau, nous voyons l'imagination prendre tout son essor, les idées se développer entièrement et produire des œuvres de l'intelligence dont le cerveau n'aurait pas été capable plus tôt. Mais cette faculté se porte souvent trop loin, et l'excitation intellectuelle, fière, pour ainsi dire, de sa faculté de concevoir, ne permet pas aux individus d'avoir la faculté de comparaison ou le jugement. Entraîné

par son ardeur, le cerveau ne songe qu'à produire, sans s'inquiéter du genre de la production et de ses rapports : il faut que l'âge vienne modérer cette activité. En général, nous observons cette modération; mais, chez quelques individus, jamais nous ne la voyons : l'imagination, toujours trop active, ne permet pas au jugement de la tempérer : toujours elle va, toujours elle marche, et souvent elle mène le cerveau dans des voies fausses. On remarque, en général, que l'excès d'imagination ou de formation d'idées est antipathique du jugement. D'où vient cela? Il est impossible de le dire, il est impossible d'y remédier par conséquent. L'étude, les conseils, les exemples sont sans force contre ces imaginations ardentes. L'hygiène exige qu'on les tempère par la cessation de travail, par les voyages et les distractions de tous genres : autrement il est à craindre que cette excessive activité du cerveau n'aille au delà des bornes fixées par la nature, et qu'elle n'occasionne une de ces maladies qui dénotent un dérangement dans les facultés intellectuelles : maladies dont les premiers degrés diffèrent peu des derniers, si nous ne les considérons que sous le rapport de la comparaison des idées.

Le jugement, ou la comparaison des idées, n'appartient qu'à l'âge adulte. Développée plus ou moins tôt chez les divers individus, cette faculté de l'intelligence succède toujours à l'imagination; c'est lorsque l'excitation nerveuse de la puberté se calme, que nous la voyons paraître; elle n'exige pas, de la part du cerveau, une activité continue, une activité de tous les instants; au contraire, elle veut un calme qui permette à cet organe de rassembler et de classer toutes les idées pour les comparer l'une à l'autre. Ce calme intellectuel ne suppose pas que le cerveau n'agisse pas : mais il suppose une action lente et continue. Cette action constante, bien différente de l'activité exagérée de l'imagination, peut, comme elle, avoir de grands inconvénients sur la santé : si l'une entraîne, pour ainsi dire, le cerveau au delà de sa sphère, l'autre semble, au contraire, le resserrer dans cette même sphère, pour ramener toutes les idées à un centre commun. Aussi cette action continue du cerveau exige-t-elle des soins hygiéniques. Ils ne sont pas nécessaires, quand les travaux du jugement ne demandent pas une application continue de l'intelligence : mais, dans les cas contraires, ils deviennent indispensables, à cause de la fatigue qui peut en résulter. La promenade, les voyages et les distractions de tous genres sont obligatoires aux personnes qui sont soumises à des travaux de cabinet prolongés. Nous n'avons pas à craindre ici cette surexcitation

cérébrale qui peut produire un dérangement des fonctions intellectuelles, mais nous devons craindre que l'action continuelle du cerveau n'occasionne dans cet organe une congestion sanguine ou nerveuse dont les effets peuvent compromettre la santé et la vie.

#### § 6. — Affections de l'âme.

Pour bien comprendre ce qu'on entend par affections de l'âme, il faudrait d'abord savoir ce que l'on doit appeler âme. Or ce mot est indéfinissable : il exprime les impressions reçues par le cerveau, lorsqu'on en fait une application morale, et il exprime l'ensemble des fonctions qui constituent la vie, lorsqu'on en fait une application physique. Ici, nous ne devons pas prendre ce mot dans cette dernière acception; nous ne le considérons que sous le rapport moral, et je dirai que, par affections de l'âme, on entend le résultat des impressions produites sur le cerveau par les facultés intellectuelles et par les sens.

Les facultés intellectuelles font naître les passions.

Les sens déterminent les sensations.

Les passions n'ont pas besoin des sens pour se développer : elles peuvent dépendre des impressions des sens sur le moral du cerveau, mais elles naissent en dehors de ces impressions. Elles ne doivent pas être regardées uniquement comme un excès des affections de l'âme, mais comme le résultat des impressions cérébrales indépendantes des sens; et c'est par extension du mot qu'on les a considérées comme une affection de l'âme poussée hors de ses limites. En effet, lorsque cette affection est renfermée dans les limites voulues par la raison, elle est autant une passion que lorsqu'elle sort de ces limites. La colère, l'amour, l'ambition, le chagrin, le plaisir moral, sont autant de passions sur lesquels les sens n'ont aucun pouvoir.

Les sensations sont, au contraire, le résultat constant des impressions perçues par les organes des sens; elles sont nécessairement liées à l'action de ces organes; aussi, quand un d'eux ne peut plus remplir ses fonctions, la sensation qu'il produisait n'existe plus. Ce que j'avance n'a pas besoin d'exemples. Si nous supposons un homme qui aura été privé successivement de tous ses sens, les passions lui resteront. Nous ne pouvons pas le supposer né sans aucun sens, parce qu'il n'aurait aucun moyen de se mettre en relation avec ses semblables; mais quand

il est venu au monde privé seulement d'un sens, il a des passions, autant que si tous ses sens étaient actifs.

Nous sommes donc obligés d'admettre deux sortes d'affections de l'âme : les passions ou affections morales, et les sensations ou affections physiques.

Ces affections, variables chez chaque individu, tirent leurs différences de l'impressionnabilité nerveuse. Elles paraissent soumises à une disposition individuelle de l'organe cérébral ; c'est lui seul qui est leur agent ; les nerfs qui en émanent ne servent à rien pour le développement des passions, mais ils sont les conducteurs des sensations. Tout être vivant éprouve ces effets en raison de la disposition originelle, du sexe, de l'âge, de la constitution, du tempérament, de l'idiosyncrasie et de l'habitude.

L'impressionnabilité nerveuse offre de grandes différences dans les deux sexes : toujours plus marquée chez la femme que chez l'homme, elle paraît cependant être liée chez l'un et chez l'autre à la force de la constitution. Si, dans un même sexe, nous comparons les individus, nous voyons que ceux d'une constitution robuste, que ceux dont le sang renferme une quantité prédominante de globules rouges, ont un système nerveux moins irritable que ceux dont le sang contient une quantité plus grande de globules blancs ou de sérosité. Cependant, cette remarque souffre quelques exceptions, lorsque nous venons à considérer la nature des tempéraments et la prédominance du système nerveux. Nous trouvons alors que les passions et les sensations deviennent plus fortes chez les individus doués d'un tempérament nerveux, et il est digne de notre attention d'observer les rapports qui peuvent exister entre les deux ordres d'affections de l'âme et les tempéraments.

Les âges, qui ont une grande influence sur ces affections, nous montrent de grandes modifications. Le peu de développement des facultés intellectuelles chez l'enfant nous le fait voir peu impressionnable aux sensations, et nous fait remarquer que chez lui les passions n'existent pas. Ce n'est qu'avec le développement des facultés intellectuelles qu'elles se manifestent ; mais, peu marquées encore, elles n'acquièrent réellement un certain degré de force que dans la puberté, et nous les voyons grandir avec l'âge adulte et s'amortir dans la vieillesse. Il en est de même des sensations, qui semblent s'amortir avec les années, même quand les organes des sens conservent toute leur intégrité. Chez l'homme, les affections de l'âme paraissent avoir une marche crois-

sante et décroissante régulière ; il n'en est pas de même chez la femme : chez celle-ci, l'époque de l'apparition et de la cessation du flux menstruel a, indépendamment des époques périodiques, une influence immense. Les passions et les sensations sont bien plus actives pendant ce temps de la vie qu'avant ou après lui. Nous n'observons rien de semblable chez l'homme. Il ne faut pas croire, cependant, que cette règle générale soit invariable : en effet, nous voyons souvent des individus de l'un et de l'autre sexe qui conservent jusque dans un âge très-avancé des passions très-actives et très-vives. Ce sont ordinairement des personnes d'une bonne constitution, quel que soit leur tempérament.

Les sensations ne présentent pas un développement pareil à celui des passions. Les organes des sens, très-actifs dans l'enfance, manquent, pour ainsi dire, de l'expérience. Ils sont doués à cet âge d'une excessive délicatesse, mais ils ne sont pas à même d'apprécier toutes les nuances dont ils sont susceptibles. Il faut, pour qu'ils arrivent à ce point, une étude et une instruction que l'âge et l'habitude leur font acquérir ; et quoique plus tard ils perdent de cette délicatesse enfantine, ils gagnent en finesse plus qu'ils n'ont perdu. Ce n'est qu'à la fin de l'âge adulte, lorsque l'impitoyable vieillesse vient s'emparer du corps, que les sens s'affaiblissent et prennent part à la destruction générale. C'est à l'époque de la puberté que les sensations se développent avec le caractère qu'elles conserveront pendant toute leur vie : rarement elles se manifestent avant ce moment, et ce n'est que dans la première période de l'âge adulte qu'elles arrivent à ce degré de perfection, qui ne peut être que le résultat de l'étude et du raisonnement. Toujours plus vives chez la femme, dont le système nerveux, plus faible, est, par conséquent, plus impressionnable, elles sont plus fortes chez l'homme, dont le système nerveux est, en général, plus calme, à cause de sa plus grande énergie. Elles ont, comme les passions, une marche plus régulière dans le sexe masculin, tandis que, dans le féminin, elles ont une versatilité qu'on ne peut expliquer que par l'excitabilité du système nerveux, et par cette évacuation mensuelle, qui tient, pour ainsi dire, toujours en échec l'équilibre de la santé des femmes. Aussi, nous voyons, après la cessation des règles, une grande analogie entre les sensations des deux sexes : la nature de la femme, devenue plus calme, lui fait perdre tout le charme qu'offrait l'excitabilité nerveuse des passions et des sensations, et la prive

de tous les avantages physiques et moraux, en lui donnant avec l'homme une analogie désenchanteresse.

La constitution a une grande influence sur les passions et les sensations. Si elle est faible, les unes et les autres seront faibles; il n'est pas possible, en effet, d'admettre une grande influence nerveuse chez un être dont aucun organe n'a de force. Il faut, pour que les diverses affections de l'âme aient de l'activité, que la vie elle-même en ait, il faut que la constitution soit forte.

Mais, soumise à l'influence du tempérament, c'est-à-dire à la prédominance d'un des principes constituants du sang et à celle de l'influx nerveux, elle sera dominée par eux; et de là naîtront, dans les passions et les sensations, des modifications qui, pouvant être rapportées à chaque tempérament, éclaireront le praticien dans l'application des règles de l'hygiène relativement aux affections de l'âme. Je dois donc faire le parallèle des tempéraments et des affections de l'âme. Le tempérament sanguin artériel offre une intelligence très-peu développée; les affections de l'âme seront donc peu excitables: pas de passions, pas de sensations. C'est ce qu'on observe chez ces hommes doués d'une force musculaire extraordinaire: il est difficile de les tirer du calme dans lequel ils sont toujours plongés. Il en est de même du tempérament sanguin veineux; il faut, pour lui comme pour le précédent, une excitation longtemps continuée pour le faire sortir de son apathie habituelle. Le tempérament lymphatique, lié nécessairement à une faible constitution, ne peut avoir des affections de l'âme vives. Sans forces au moral, sans forces au physique, il reste plongé dans son inertie, dont il ne sort, comme les tempéraments précédents, que par une excitation prolongée. Nous pouvons donc regarder ces trois tempéraments comme privés de passions et de sensations. Mais si nous étudions les modifications de ces tempéraments les uns par les autres, et surtout par le tempérament nerveux, nous trouvons toutes ces grandes différences d'impressionnabilité nerveuse qui constituent les caractères, les penchants et les goûts, dont l'étude appartient plus au philosophe qu'au médecin, mais que celui-ci doit connaître afin d'en faire des applications hygiéniques. Je ne peux revenir ici sur ce que j'ai dit en parlant des tempéraments; cela doit suffire pour diriger le médecin dans la connaissance des affections de l'âme.

L'étude de la constitution et du tempérament est donc indispensable pour arriver à celle de ces affections, et le médecin, plus encore que

le chirurgien, doit chercher à parvenir à leur connaissance par tous les moyens possibles, surtout dans les maladies nerveuses ou névroses. Combien de fois ne voit-on pas, en effet, le moral être la cause unique de maladies qui cessent dès qu'on a fait disparaître cette cause, que l'on pourrait nommer nerveuse? Combien de fois aussi les sensations perçues par les organes des sens ne sont-elles pas les causes d'accidents nerveux physiques? Les annales de la science sont remplies d'un trop grand nombre de faits de ce genre pour que j'en cite. C'est, pour ainsi dire, sur leur connaissance qu'est basée toute la pratique médicale et une grande partie de la pratique chirurgicale. Si quelques chirurgiens sont, suivant l'expression vulgaire, plus heureux que d'autres, ce bonheur ne dépend pas de la fatalité ni du hasard, mais de ce que, sachant mieux que les autres apprécier la constitution et le tempérament, ils font des applications plus heureuses de leur science.

L'idiosyncrasie et l'habitude sont loin d'avoir, dans l'hygiène chirurgicale, une influence aussi importante que la constitution et le tempérament. Elles sont, pour ainsi dire, des exceptions qui ne peuvent être connues de l'homme de l'art par l'étude attentive du malade. Des renseignements spéciaux sont nécessaires, et comme l'une et l'autre n'agissent que sur les sens et le physique des individus, elles ont une importance beaucoup moindre, parce qu'il est plus aisé d'arriver à leur connaissance.

## SECTION DEUXIÈME.

### RÈGLES DE L'HYGIÈNE.

Les règles de l'hygiène sont les principes d'après lesquels on fait, au sujet de l'hygiène, l'application de la matière de l'hygiène.

Si je voulais considérer toutes les règles de l'hygiène, je serais entraîné trop loin: je vais seulement en faire l'application à l'hygiène chirurgicale, et, afin d'être clair, je reprendrai chaque partie de la matière de l'hygiène.

1° *Climat et habitation.* — Il n'est pas possible de séparer le climat de l'habitation. La température de la dernière doit nécessairement se ressentir de celle du premier, et les inconvénients de celui-ci